

tion divine, il en appelle à la bonté de son Dieu. Il invoque ouvertement la pitié de l'Éternel : « Or, à force de gémir, je suis épuisé, et, durant la nuit, sur mon lit, je pleure ».

Le niveau de confiance, inconnu jusque-là, auquel David accède alors ne doit rien à l'acceptation résignée d'une providence mystérieuse. Au contraire, le psalmiste a acquis une connaissance renouvelée de Dieu et l'assurance que celui-ci l'a entendu et qu'il viendra à son secours. « Retirez-vous tous, artisans du mal, car l'Éternel voit mes larmes. L'Éternel exauce mes supplications. L'Éternel accueille ma prière. Tous mes ennemis seront dans la honte et dans l'épouvante, ils reculeront soudain, tout honteux » (Ps 6.9-11). C'est la confession d'un homme qui ne se contente pas d'une théodicée purement intellectuelle ou d'une résignation fataliste. Il veut connaître Dieu par l'expérience, le voir à l'œuvre dans sa vie. Il peut écrire dans un autre de ses psaumes : « Ô Dieu, tu es mon Dieu! C'est toi que je recherche. Mon âme a soif de toi, mon corps même ne cesse de languir après toi comme une terre aride, desséchée et sans eau... Car ton amour vaut bien mieux que la vie, aussi mes lèvres chantent sans cesse tes louanges... Mon cœur sera comblé comme, en un bon festin, le corps se rassasie de mets gras succulents, et je crierai de joie en chantant tes louanges » (Ps 63.2, 4, 6).

Le livre d'Habaquq offre une autre illustration de la discipline divine et contient sensiblement les mêmes enseignements. On y trouve le même dialogue empreint de franchise entre un croyant éprouvé et Dieu. Le prophète se désespère de la méchanceté de sa nation et du silence apparent du ciel. « Jusques à quand, ô Éternel, appellerai-je à l'aide sans que tu entendes mon cri? Jusques à quand devrai-je crier vers toi : "À la violence!" sans que tu nous délivres? Pourquoi me fais-tu voir de telles injustices? Peux-tu rester indifférent à nos tourments? Je ne vois devant moi que ravage et violence, il y a des querelles, et des conflits surgissent. À cause de cela, on ne respecte plus la loi, et le droit n'est pas garanti. Car les

méchants empêchent les justes d'agir, les jugements qui sont rendus sont corrompus » (Ha 1.2-4).

Peut-être Habaquq pensait-il que Dieu susciterait un grand prophète ou un roi juste et puissant. Peut-être espérait-il qu'il fit souffler un vent de réveil. La réponse de l'Éternel le plonge dans la confusion : « Regardez, traîtres, et observez ! Vous serez stupéfaits, vous serez ébahis, car je vais accomplir en votre temps une œuvre : vous ne le croiriez pas si on vous en parlait. » Et quelle est cette œuvre étonnante ? Dieu fera venir les Babyloniens pour punir son peuple de l'alliance. Cet ennemi, qu'il décrit pourtant comme un « peuple féroce et déchaîné... terrible et redoutable », qui « garantit lui-même son droit et son pouvoir », il le suscitera pour accomplir ses desseins (Ha 1.5ss).

Habaquq est atterré. Il comprend parfaitement le sens des paroles de Dieu : « Ô Éternel, toi le rocher, c'est pour exécuter le jugement que tu as suscité ce peuple, et tu l'as rendu fort pour qu'il soit l'instrument du châtement » (Ha 1.12). Mais pourquoi le Dieu dont les « yeux sont bien trop purs pour accepter de voir le mal » et qui ne peut pas « supporter la vue de l'affliction », permettrait-il que son peuple, même rebelle, fût puni par une nation encore plus mauvaise ? Cela semble terriblement injuste. Puisque tu es si pur, lui répond Habaquq, « pourquoi supportes-tu la vue des traîtres ? Pourquoi gardes-tu le silence quand l'impie engloutit un plus juste que lui ? » (Ha 1.13).

La réponse de l'Éternel à son serviteur Habaquq comporte plusieurs éléments. Le principal en est peut-être la condamnation sans appel du péché. Des malheurs terribles attendent ceux qui amassent des richesses volées, qui accumulent un profit malhonnête, qui encouragent l'ivresse, les excès et une conduite honteuse, qui se prosternent devant des idoles que leurs mains ont fabriquées (Ha 2). Les discours sentencieux, l'orgueil et l'idolâtrie n'ont pas leur place

devant ce Dieu : « L'Éternel, lui, se tient dans son saint Temple. Que le monde entier fasse silence devant lui ! » (Ha 2.20).

Cette réponse comporte deux aspects. D'un côté, elle montre pourquoi Israël doit être puni : son péché appelle ce châtiment. Mais de l'autre, elle renferme une menace contre les Babyloniens qui exécuteront cette sentence. Dieu se souviendra également de leurs péchés et leur demandera des comptes. Le châtiment d'Israël ne marque pas la fin de l'histoire. Toute la justice sera faite et chacun le verra.

Cette nouvelle ne fait pas plaisir à Habaquq, mais il comprend. Il supplie néanmoins Dieu d'intervenir et de sauver son peuple, comme il l'a fait par le passé : « Ô Éternel, j'ai entendu ce que tu viens de proclamer, et je suis effrayé devant ton œuvre, ô Éternel. Dans le cours des années, accomplis-la ! Dans le cours des années, fais-la connaître ! Dans ton indignation, rappelle-toi d'être clément ! » (Ha 3.2). Après avoir rappelé en termes poétiques les manifestations terribles de la colère divine par le passé, Habaquq prend alors trois engagements.

Premièrement, il décide de regarder au long terme, confiant que la justice de Dieu aura raison des oppresseurs, fusent-ils des instruments entre ses mains. « J'ai entendu cette nouvelle : j'en suis tout bouleversé. Mes lèvres balbutient et mes os se dissolvent, je reste là, tremblant. Puisque je dois attendre tranquille, j'attendrai le jour de la détresse, où l'ennemi qui doit nous assaillir attaquera le peuple » (Ha 3.16). Cette perspective à plus long terme et la certitude que tous les peuples, y compris l'opresseur, devront finalement rendre des comptes à Dieu aident Habaquq à accepter qu'une nation plus méchante vienne châtier la sienne dans l'immédiat. Pierre exprime sensiblement la même pensée, bien qu'à des fins différentes : « Maintenant a lieu la première étape du jugement : il commence par le peuple de Dieu. Et s'il débute par nous, quel sera le sort final de ceux qui refusent de croire à l'Évangile de Dieu ? » (1 P 4.17). Ainsi, la

résolution d'Habaquq annonce la direction que doit prendre notre réflexion dans ce livre : la perspective de l'issue finale jette un éclairage quelque peu différent sur certaines de nos souffrances.

Deuxièmement, quelles que soient les privations que son peuple et lui devront endurer, Habaquq décide de se réjouir d'autant plus en l'Éternel. C'est comme si la menace de la perte de tous ses biens matériels et de sa sécurité le poussait à mieux apprécier Dieu. Il n'a plus rien ni personne sur qui compter, et donc rien qui fasse obstacle à sa communion avec l'Éternel, cette communion qui devrait être la priorité du croyant. « Car le figuier ne bourgeonnera plus, écrit-il, et il n'y aura plus de raisins dans les vignes, le fruit de l'olivier trompera les espoirs, les champs ne produiront plus de pain à manger. Les moutons et les chèvres disparaîtront de leurs enclos, les bœufs de leurs étables. Mais moi, c'est à cause de l'Éternel que je veux me réjouir, j'exulterai de joie à cause du Dieu qui me sauve » (Ha 3.17-18). Il y a un abîme entre cette détermination du prophète et une résignation fataliste. Cette décision est celle d'un homme qui a pleinement compris ce qui aurait dû faire toute sa joie, dès le départ. La discipline de Dieu, le malheur dont il va frapper la nation, deviennent ainsi un moyen de grâce, sinon pour tout le peuple, du moins pour Habaquq et ceux qui suivront sa voie.

Troisièmement, Habaquq choisit de louer Dieu, plutôt que de se plaindre : « L'Éternel, le Seigneur, c'est lui ma force : il rend mes pieds pareils à ceux des biches, il me fait cheminer sur les lieux élevés » (Ha 3.19). Ce n'est pas du stoïcisme, c'est le sacrifice de louange dont parle Hébreux 13.15. Cette attitude ne doit rien à la force de la pensée positive sous sa forme religieuse, ni à un optimisme à la façon de Pollyanna¹; après tout, la situation et la perspective d'avenir

1. Nom d'une orpheline, personnage de roman dont l'histoire a été adaptée au cinéma, qui, sous forme de jeu, cherche un élément positif à chaque situation désagréable ou difficulté rencontrée.

d'Habaquq n'ont pas changé. Non, si le prophète s'engage à louer Dieu, c'est à la fois parce qu'il a décidé de lui obéir en toutes choses et parce qu'une compréhension plus profonde de la Personne de Dieu a fait naître en lui un péan spontané d'adoration.

Ainsi, dans la Bible, la discipline de Dieu est la cause première de la souffrance des croyants. J'aimerais examiner un dernier passage, où cette discipline est liée à la fois à ce que signifie être chrétien et au caractère qu'elle produit chez le croyant.

Dans Romains 5, Paul commence par dégager quelques-unes des implications de la justification par la foi. Cette doctrine occupe une place de choix dans la pensée de l'apôtre, non qu'elle soit nécessairement l'axe autour duquel s'articule tout le reste de l'enseignement chrétien, mais parce qu'elle est la clé qui ouvre la porte de la vie de disciple. « Puisque nous avons été déclarés justes en raison de notre foi, nous sommes en paix avec Dieu grâce à notre Seigneur Jésus-Christ » (Rm 5.1). Cette paix doit être recherchée par-dessus toutes choses. Comme Paul s'est appliqué à le démontrer au début de son épître, nous sommes tous, par nature et par choix, des objets de la colère de Dieu. La question principale de l'épître aux Romains, comme celle de la Bible dans son ensemble, est donc de savoir comment des rebelles, qui n'attirent sur eux que la colère de Dieu, peuvent être réconciliés avec lui. La réponse se trouve dans l'évangile de Jésus-Christ, dans la bonne nouvelle de sa venue, de sa mort et de sa résurrection. Dieu l'a envoyé mourir à notre place, car ce « sacrifice... lui permet d'être juste tout en déclarant juste celui qui croit en Jésus » (Rm 3.26). À cause de ce que Christ a souffert, ceux qui croient en lui sont justifiés; ils sont déclarés justes par le Dieu saint lui-même, non parce qu'ils le sont effectivement ou que leurs péchés n'ont pas d'importance, mais parce que Christ a pris leur place. Étant donc « déclarés justes en raison

de notre foi, écrit Paul, nous sommes en paix avec Dieu grâce à notre Seigneur Jésus-Christ. »

Tout cela est l'œuvre de la grâce, la faveur imméritée que Dieu, en dépit de sa colère, accorde à des pécheurs misérables tels que moi. C'est par Jésus, poursuit Paul, que « nous avons eu accès, au moyen de la foi, à ce don gratuit de Dieu dans lequel nous nous trouvons désormais établis ». C'est là, assurément, un sujet de grande joie. Cela signifie que nous sommes non seulement réconciliés avec Dieu dans le siècle présent, mais qu'un jour, nous le verrons dans toute sa gloire. C'est ce que veut dire Paul, il me semble, lorsqu'il ajoute : « ... et notre fierté se fonde sur l'espérance d'avoir part à la gloire de Dieu » (Rm 5.2). Le mot « espérance » n'évoque pas une possibilité vague, mais une perspective sûre : nous nous réjouissons à l'idée de voir un jour la gloire de Dieu.

Une vision d'une telle envergure change toutes nos priorités. La recherche du bien-être dans ce monde déchu recule aux dernières places de notre liste de préoccupations. La véritable question est désormais de découvrir comment vivre notre situation présente à la lumière de notre foi en Jésus-Christ, de notre paix avec Dieu, de notre espérance. C'est pourquoi Paul souligne que non seulement nous nous réjouissons dans l'espérance de la gloire de Dieu, mais que « bien plus, nous nous glorifions même *dans les tribulations*, sachant que la tribulation produit la persévérance, la persévérance une fidélité éprouvée, et la fidélité éprouvée l'espérance » (Rm 5.3-4, BC, italique ajouté).

Nous avons là une philosophie de la souffrance, une perspective qui la lie à la fois au salut dont nous jouissons ici-bas et à la consommation de ce salut le jour où la gloire de Dieu sera pleinement manifestée. De même que l'entraînement physique, la souffrance produit la persévérance. Ce n'est toutefois pas une règle absolue, car elle peut aussi engendrer des murmures de mécontentement et l'incrédulité. Mais lorsqu'elle est vécue dans la foi des versets 1 et 2 et la joie de

la réconciliation avec Dieu, elle a pour fruit la persévérance. Seule l'épreuve de la souffrance permet de révéler et d'augmenter la solidité de notre foi.

La persévérance produit à son tour « une fidélité éprouvée ». Cette expression évoque la maturité acquise par celui qui a été testé, affiné comme le métal au feu du creuset. De cette fidélité éprouvée, de cette force de caractère, jaillit l'espérance : la perspective de voir la gloire de Dieu (v. 2) est de plus en plus réelle. L'espérance « ne trompe pas » (v. 5, BC), car elle n'est pas illusoire. Au contraire ! Son objet est certain et Dieu l'atteste en versant « son amour dans nos cœurs par l'Esprit Saint qu'il nous a donné » (v. 5). Cette mention du Saint-Esprit annonce l'argumentation que Paul développera au chapitre 8. L'apôtre fait allusion ici à un thème qui revient souvent sous sa plume : Dieu nous donne le Saint-Esprit comme acompte, comme gage de l'héritage qui nous appartiendra un jour. L'Esprit est l'agent qui verse l'amour de Dieu dans nos cœurs : c'est du christianisme *vécu*. Paul montre ailleurs que cette expérience de la richesse de l'amour de Dieu est un aspect essentiel de la maturité chrétienne et que nous devons la demander dans nos prières (cf. Ep 3.14-21, surtout les v. 17b-19). Sans être encore la vision parfaite de Dieu, cette expérience de son amour est néanmoins pleinement satisfaisante et fortifie l'espérance. Par ailleurs, elle jette sur nos souffrances un éclairage qui leur donne un certain « sens » existentiel.

Il est un type de maturité que seule la discipline de la souffrance permet d'atteindre. « Ainsi, au cours de sa vie sur terre, Jésus, avec de grands cris et des larmes, a présenté des prières et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort, et il a été exaucé à cause de sa soumission à Dieu. Bien qu'étant Fils de Dieu, *il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert*. Et c'est parce qu'il a été ainsi amené à la perfection qu'il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur d'un salut éternel » (Hé 5.7-9, italique ajouté). L'idée ici n'est

pas que Jésus ait été *désobéissant* avant de souffrir, mais que, dans son état incarné, il devait lui aussi apprendre des leçons d'obéissance, des niveaux de soumission qui ne pouvaient être atteints que par la souffrance. C'est dans ce sens qu'il a été « amené à la perfection » : non qu'il ait été moralement imparfait avant, mais son identification à la condition humaine, son obéissance temporelle à son Père céleste ne pouvaient être rendues totales et parfaites qu'au travers des affres de la souffrance. Ayant été ainsi « amené à la perfection », « il est devenu, pour tous ceux qui lui obéissent, l'auteur d'un salut éternel » ; bien plus, il est capable « de se sentir touché par nos faiblesses », puisqu'« il a été tenté en tous points comme nous le sommes, mais sans commettre de péché » (Hé 4.15). Si même Jésus « a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert », quelle méprise terrible – ou quelle arrogance – de penser que nous pourrions être dispensés de la souffrance!

Ce sont les valeurs énoncées dans Romains 5 et l'exemple de Jésus évoqué dans Hébreux 2 qui expliquent la force des termes employés par Paul dans Philippiens 3. Après avoir évalué tout ce que le monde offre et l'avoir comparé à tout ce qu'il possède en Christ Jésus, l'apôtre conclut : « Tout ce en quoi je pourrais me confier, je le considère comme une perte à cause de ce bien suprême : la connaissance de Jésus-Christ mon Seigneur. À cause de lui, j'ai accepté de perdre tout cela, oui, je le considère comme bon à être mis au rebut, afin de gagner le Christ. Mon désir est d'être trouvé en lui, non pas avec une justice que j'aurais moi-même acquise en obéissant à la Loi, mais avec la justice qui vient de la foi en Christ et que Dieu accorde à ceux qui croient » (Ph 3.8-9). Mais Paul ne s'arrête pas là, il veut grandir dans la connaissance de Christ Jésus. C'est pourquoi il ajoute : « C'est ainsi que je pourrai connaître le Christ, c'est-à-dire expérimenter la puissance de sa résurrection *et avoir part à ses souffrances, en devenant semblable à lui jusque dans sa mort*, afin de parvenir,

quoiqu'il arrive, à la résurrection d'entre les morts » (Ph 3.10-11, italique ajoutée).

La manière dont nous abordons la souffrance provoquée par la mise à l'épreuve et la discipline dépend donc en grande partie de nos priorités. Lors d'un voyage en Australie, je fis la connaissance d'un évêque anglican qui avait évangélisé et implanté des Églises dans trois États africains. On l'appelait parfois « l'apôtre de Tanzanie ». Une fois à la « retraite », il fonda un séminaire aux États-Unis. Mais à l'époque de notre rencontre, sa maladie de Parkinson avait atteint un stade si avancé qu'elle l'empêchait déjà de parler. Pour communiquer, il en était réduit à esquisser des lettres majuscules d'une main tremblante. Son écriture était presque indéchiffrable et il devait souvent recommencer un mot trois ou quatre fois pour que je puisse le comprendre.

Nous « parlâmes » d'un certain nombre de sujets qui lui étaient chers; en fait, j'étais le seul à faire la conversation et je m'efforçai de formuler des questions auxquelles il pouvait répondre par oui ou par non. Dans le court laps de temps que je passai avec lui, je sentis que j'avais devant moi un homme dont la foi était restée inébranlable, ce qui me donna le courage de lui demander comment il vivait sa maladie. Après des dizaines d'années passées à travailler sans relâche et à produire des fruits innombrables, comment gérait-il sa souffrance, comment faisait-il face à la tentation de se sentir inutile? Il dut s'y reprendre à deux fois pour que je puisse déchiffrer sa réponse : IL N'Y A AUCUN AVENIR DANS LA FRUSTRATION. Assurément, cet évêque avait compris le sens de Romains 5 et d'Hébreux 12.

La souffrance propre au peuple de Dieu : l'opposition et la persécution

Comme je l'ai déjà évoqué, il n'est pas toujours possible, ni même souhaitable, de faire la distinction entre ces deux